

Pamphlet sur pas de tango

Pamphlet : (de l'anglais pamphlet.
Contraction de Pamphilet,
nom d'une comédie satirique en vers latins,
du XII^{ème} siècle, appelée Pamphilus, seu de Amore).
Opuscule à caractère agressif, destiné à diffuser,
sans fondement sérieux, toutes sortes de critiques.
Tango : (probablement voix onomatopéique).
Danse argentine avec couple enlacé,
forme musicale binaire et mesure à deux temps.
Diffusé internationalement,
il fut utilisé par Hindemith et Milhaud.
Stravinsky l'introduisit dans un mouvement de son
"Histoire du soldat" en 1918.

André vivait en se regardant le nombril et, dans ses moments libres, il regardait le monde extérieur à travers un trou de serrure. Je fis sa connaissance en 1990, dans un lieu d'Amérique du Sud appelé "Argentine". C'était donc un "argentin", un homme d'argent ; mais n'ayant pas d'argent, il se sentait frustré de la désignation collective qu'il portait. Je me souviens que nous fîmes connaissance dans un restaurant à propos de quelques cours que j'allais donner autour de thèmes de ma spécialité, la gastronomie informatisée. À cette occasion, le sujet à développer était "comment préparer une bonne salade sans utiliser d'huile et sans prendre le radis par les feuilles".

André aimait la bonne chair mais, persuadé que l'on mange la viande comme il se doit uniquement dans son pays, il ne put accepter mes enseignements sur les multiples préparations que l'on pouvait en faire. Cette étroitesse d'esprit l'empêcha de devenir un excellent aide-cuisinier. Ainsi, angoissé par le choix entre les deux options qui lui restaient, il finit par ruiner son estomac et rendre sa vie amère.

Selon André, sa "patrie" (comme il aimait à le dire) vivait une tragédie extraordinaire qui me paraissait une rougeole infantile, dans une étape de la vie des peuples dans laquelle on ne doit pas manger de cochonneries et dans laquelle l'aspect diététique doit être rigoureusement pris en compte. Grâce à ces précautions, les peuples du Moyen-Orient évitèrent la trichinose du porc, les nordiques imposèrent leur bière blonde aux buveurs de vin rouge et, plus tard, le thé blond aux sinistres consommateurs de café noir colombien ou brésilien.

Attention à ce que l'on mange et à ce que l'on boit ! Comment peut-on comparer la spiritualité du thé de Ceylan (comme l'ont démontré d'éminents théosophes tels Bessant et Olcott) avec ce café dont le marché n'est pas entre des mains victorienne et pures ? Comment comparer la margarine au beurre et à l'huile, qui produisent du cholestérol ? Comment comparer le sobre lemon pie à ces jambons, fromages et charcuteries des peuples latins ? C'est mettre sur un même pied d'égalité l'élégance des tableaux de la grand-mère Moses et les excès d'un Goya, d'un Gauguin ou d'un Picasso... C'est pour cela que les Allemands ont tant de problèmes, parce qu'ils ne se décident pas une fois pour toutes, pour le vin ou la bière, pour Hegel ou Alvin Toffler, pour Goethe ou Agatha Christie, pour Bach ou Cole Porter. L'Histoire démontre que si les empereurs romains avaient été plus attentifs, ils n'auraient pas vécu ces catastrophes dues au fait de boire du gros rouge dans des coupes antihygiéniques. Cependant, nous ne sommes pas d'accord avec l'interprétation qui attribue au plomb de ces récipients le saturnisme et les nombreuses maladies qui les ont rendus incapables de gouverner. Eh bien non, la gastronomie informatisée démontre que ce fut le fait de se remplir l'estomac avec du vin et du miel qui les a fait chuter... Et ils l'ont bien mérité ! Sinon, le monde serait toujours dans l'obscurantisme et on ne mesurerait pas en gallons, en pouces, en pieds, en yards, en miles et en fahrenheit ; on n'aurait pas développé les lignes merveilleuses des Rolls-Royce, ni le chapeau melon ; personne ne conduirait à gauche et on n'utiliserait pas les lunettes Lennon ; peu de gens prononceraient "shadow", mot si suggestif ; le sombrero et la monture mexicaine ne seraient pas passés aux Texans ; les claquettes américaines seraient encore aux pieds des Andalous et personne ne pointerait son index vers le public dans les bals de cabarets et à la télévision. Dans cette situation primitive, qui pourrait fredonner "Chantons sous la pluie", qui mâcherait du chewing-gum, préparant ainsi les enzymes buccales et améliorant le flux de ptyaline pour avaler de façon adéquate ?

Il fallait donc être vigilant avec les thèmes diététiques, mais mon apprenti ne le comprit pas, malgré l'effort pédagogique que je fis. Il restait obsédé par les problèmes de son petit monde, regardant tout par le trou d'une nouille. Il m'expliquait qu'à d'autres époques son pays avait été extraordinaire (j'utilise le mot "extraordinaire", parce qu'en le prononçant André levait au ciel ses yeux humides de bovins et, battant doucement des cils, sombrait dans le souvenir d'un tango). En fait, il existait une interprétation très simple de cette petite crise mais il n'osait pas la formuler, parce qu'au lieu d'aspirer à créer un foyer comme le fait habituellement le peuple, il ambitionnait une puissance qui démontrât sa force. Il ne pouvait admettre qu'en pleine époque de chute des bureaucraties et de montée de la mondialisation, les frontières nationales s'effacent et que le modèle étatique du XVIII^{ème} siècle explose. Lui, sans le savoir, était nationaliste de gauche

; un rara avis in terris (selon l'hyperbole de Juvenal), qui naît dans les endroits où le facteur émotif se mélange avec la diète alimentaire. Bien entendu, les sentiments et les papilles gustatives vont ensemble, mais la table internationale ajoute une dose d'illusion qui calme l'anxiété des convives. Pauvre garçon ! Et quel bon aide-cuisinier il aurait pu être ! Malheureusement, il ne sut s'intéresser à la gastronomie comme le firent de grands hommes à leur époque. Il est certain que si l'éminent Lénine n'avait pas été attentif aux délicatesses suisses, nous ne connaîtrions pas non plus aujourd'hui son exquise définition de la morale comme "une sauce fétichiste pour un repas utile !" Cette merveilleuse expression gastrique sublimée m'a amené à développer une recette de pâtisserie que, dans un hommage sacré, je breveterai sous le nom de "Vladimir", quand bien même les vagues des événements mondiaux seraient défavorables à ce témoignage. Noblesse oblige !

Mais poursuivons notre sujet. Comme tous les chimistes de là-bas, André devait choisir entre deux options : ou bien aller vers n'importe quel centre étranger d'études avancées, ou bien travailler comme chauffeur de taxi à Buenos Aires. Beaucoup de ses compagnons avaient suivi la première filière d'un diagramme de flux qui finissait dans un quelconque pays avec de bons laboratoires, une équipe internationale, une technologie considérable et un train de vie qui permet de disposer sans inconvénient de quelques loisirs. Le plan en question se terminait par la routine dont le déroulement s'arrêtait par un "stop". On pouvait alors taper "go to 1" pour revenir en Argentine. Ou bien il prenait une autre voie pour arriver à un "break" à partir duquel il était possible d'écrire "end of program", étant accompagné d'une femme insipide, de quelques enfants et d'aimables voisins qui exhibaient la dernière paire de chaussures achetée à bon prix. La seconde filière, celle de chauffeur de taxi, se déroulait dans les conflits d'un pays qui, apparemment, disparaissait de jour en jour. Cette partie du plan se terminait par un "end" en tant que retraité de la corporation des transports de la ville.

Son pays avait produit plusieurs prix Nobel en physiologie, chimie et médecine et il était curieux de constater les vellétés aristocratiques de ces scientifiques qui, méprisant un travail digne de chauffeur de taxi, choisissaient la première filière du plan de migration. Dans d'autres domaines de la culture, l'endroit avait été à l'avant-garde de diverses formes d'expressions, mais là encore beaucoup de leurs représentants avaient opté pour la première filière. Ces avant-gardistes de la diététique finirent par abandonner leurs habitudes de jeter sur le grill des morceaux de viande sans les assaisonner, pour maintenant manger sur des tables avec des nappes et des couverts adéquats. Ils avaient commencé à développer l'art de la convivialité, tandis qu'ils assimilaient leur rôle de saltimbanques lors d'élégantes agapes. Domptés par la vie, ils avaient appris à dissimuler leurs pensées, comme il sied aux gens civilisés, se dépouillant de l'insolence de leurs contemporains qui provoquait partout tant d'urticaire. Un phénomène semblable se produisait avec les sportifs qui, bien que premiers au monde dans de multiples disciplines, avaient été achetés individuellement par de riches clubs et, par la suite, disséminés dans des équipes. Les films américains rendaient populaires des chansons écrites par leurs musiciens et l'Union Soviétique exhibait certains de leurs idéologues et militants comme produit international.

De façon surprenante, l'Argentine s'était transformée en république bananière et elle fut connue pour son analphabétisme, sa décadence et un long etcetera. C'était curieux de voir comment elle se faisait connaître par les opéras rock comme Evita, par une échauffourée avec l'Angleterre près du pôle Sud et par ses juntes militaires sanguinaires. En tous cas, il fallait faire attention à ces provinciaux irresponsables, qui à force de chasser les mouches avec des aérosols, agrandissaient le trou de la couche d'ozone au-dessus de leurs propres têtes, en même temps qu'ils contaminaient l'Antarctique avec des boîtes de sardines, des bouteilles de vin et des préservatifs. Pour compléter le tableau de ces étranges sujets qui dépassaient presque en corruption les Japonais, les Nordaméricains, les Grecs et les Italiens, leurs plus grandes autorités portaient de longs favoris et ne s'habillaient pas selon les canons établis. Certains de leurs leaders sportifs s'étaient convertis du jour au lendemain en délinquants, stupéfiant la communauté internationale qui, d'après ce qui se disait, n'enregistrait chez ses athlètes aucun cas de doping ou d'irrégularité au cours de ses annales historiques. Ils étaient bien hués pour quelque chose dans les championnats mondiaux, que ce soit au Mexique ou en Italie ! On sait bien que les supporters sportifs ont un jugement large et internationaliste, ce qui montrait bien que la réaction de ces publics de choix était justifiée.

Mais du point de vue du comportement psychosocial de ces trente millions de citoyens, c'était encore mieux ; il suffisait que quelqu'un se distingue pour que l'on présume la perpétuation d'un quelconque délit, et si quelqu'un était surpris à aider quelqu'un d'autre en disgrâce, il faisait à son tour partie de la bande des suspects.

Là-bas, on savait regarder la réalité, de sorte que si, au cours de la nuit, quelqu'un disait « il fait nuit », ou pendant le jour affirmait « il fait jour », les fenêtres des maisons et des appartements s'ouvraient violemment, on activait les haut-parleurs et un chœur d'anges jaillissait des mégaphones de la police, chœur qui répétait « qu'est-ce qui se cache derrière, qu'est-ce qui se cache derrière ? ». En effet, le fait de toujours chercher ce qui se cachait derrière était l'astuce de ces chanteurs. Combien Torricelli aurait apprécié cet énorme tube de vide, car on y faisait tomber tout au fond un objet de plomb et une plume, un génie et un imbécile, à la même vitesse !

À Buenos Aires, capitale de la psychanalyse, les citoyens commençaient à récupérer leur ancienne vivacité. Pour ne pas être en reste, André alla visiter un médecin de garde. Le bon docteur le fit s'étendre

sur un divan et prit note des doutes existentiels de son patient, en le conseillant à la façon d'un père qui oriente son fils. André, décida alors de choisir la deuxième branche du diagramme de flux... La nuit tombait lorsqu'il sortit de la consultation. Il décida d'entrer dans un bar. Il commanda un café et on le regarda avec méfiance, alors il rectifia et demanda un "thé". On lui approcha alors une tasse pleine d'eau bouillante, dans laquelle flottait un petit sachet jaunâtre. Il but l'infusion à petites gorgées avec une lassitude millénaire et sans savoir d'où pouvait provenir la musique d'un tango, il l'écouta avec la joie qu'il n'avait vécue que lors de son premier amour d'adolescent.

*...Que el siglo XX es un despliegue de maldad insolente, no hay quien lo niegue.
Vivimos revolcaos en un merengue y en el mismo lodo, todos manoseaos...
Dale nomás, dale que va, que allá en el horno se vamo' a encontrar...¹*

J'arrivai juste à temps pour écouter cette musique lacrymogène et considérer sa philosophie implicite selon laquelle le XXe siècle est pire que tout autre siècle, y compris celui des hommes de Cro-magnon, de Java et de Néandertal. Et quant à cette soupe, n'importe quel médiéval pourrait nous l'illustrer convenablement. Mais il y avait dans tout cela quelque chose qui me touchait profondément. Le thème pâtissier de la meringue me fit souvenir de la grande chanteuse australienne Melba. Celle-ci, lors d'une réception, tomba sur une table délicatement servie et dans sa chute, renversa des pêches, des bananes, des cerises et de la crème de lait glacée. Elle se tira d'affaire en ramassant les restes de la casse et les servit mélangés dans un même récipient, inventant, par ce coup de génie, la fameuse coupe Melba. J'évoquai aussi un commandant anglais incompris qui, bien que déficient dans les actions belliqueuses, eut le génie de superposer des ingrédients entre deux morceaux de pain. Loué soit pour toujours le gastronomique amiral Sandwich ! Enfin, l'histoire du four dans lequel finalement nous nous retrouverons tous, m'aïda à comprendre que nous sommes encore loin d'assimiler cette situation de convergence humaine. En effet, j'avais devant moi l'exemple d'un chimiste réactionnaire qui, n'appréciant pas l'usage de la cuisine micro-onde, décida d'être chauffeur de taxi.

J'eus l'opportunité de ne connaître que la capitale dans laquelle vivait André, mais j'imagine que dans les provinces les choses sont un peu différentes parce que là-bas les gens dansent le tango parmi les cactus, vêtus en gauchos à la Rudolf Valentino, tandis que les demoiselles crient « olé ! olé ! ». Tous boivent du mate³, qui n'est rien d'autre qu'une Calebasse d'où sort un tuyau, à partir duquel on suce un jus d'ananas glacé, étant donnée la chaleur tropicale de la région de la Terre de Feu, comme son nom l'indique. Et si je me trompe, ce n'est pas très grave étant donné qu'un certain Reagan situe Rio de Janeiro en Bolivie et que certains "nordistes" européens ne situent pas bien les "sudistes", ignorant que sur la carte il y a d'autres "nordistes" au-dessus d'eux. En plus de confondre les situations géographiques, ceux qui aiment ces invectives souffrent d'amnésie et de faible sensibilité pour les temps futurs. De sorte que mes erreurs sont certainement insignifiantes à côté de ce que nous voyons et entendons quotidiennement. Il est clair qu'il y a des erreurs malicieuses, divulguées par les dirigeants du vieux monde afin que, par contraste, on apprécie leurs réussites. En conséquence, dans les secteurs moins éclairés de la population surgissent des invocations de ce type : « Nous te remercions pour cette Administration et pour nous éviter de tomber dans la situation de ces misérables sudistes que la télévision nous montre chaque jour. Alléluia, Alléluia ! » L'affaire est bonne pour le gouvernement, pour la presse à scandale et pour le citoyen qui compense, avec la bonté de son oraison, les humiliations cachées dans les plis de sa petite âme postindustrielle. Mais ces négligences calculées doivent être corrigées parce qu'un occident civilisé, Japon inclus, doit s'autolimiter dans la manipulation des images... Il ne faudrait pas que quelque chose rate et que nous soyons obligés d'aller faire la manche et quémander de l'aide aux sauvages.

Je voulus prendre congé du chauffeur de taxi avec le recul approprié à la situation, mais lui, transgressant les limites de la vie privée, vint sur moi et, prenant mes joues entre ses pouces et index, commença à me secouer. Sans me lâcher, et forçant une voix éraillée, il se mit à dire :

*« Grrros, toi, t'es un sacré mariole. Avec ton truc de bouffe, t'es bourré de nanas et de fric.
Alors que moi, chauffeur de tacos, je carbure au café, au pain et au beurre. V'la les keufs !
Fais gaffe, baratineur ! Et n'oublie pas d'envoyer des cadeaux, n'oublie pas ! »*

Je compris peu de choses de son argot, mais je crois qu'il exprimait ses respects envers ma profession. Ensuite, il m'étreignit et je ne sais pas pourquoi, il me mordit une épaule, bien que je pense que c'était en allusion à une certaine phrase qui se référait à moi et dont je ne connais pas le sens, quelque chose comme : « Mêle-toi de tes oignons, gros bouffeur de queues ! » Ce n'était pas l'André quotidien, plutôt taciturne et studieux ; c'était le Docteur Jeckyll qui, en me voyant, se transformait en Mister Hyde et cherchait à me scandaliser avec ses invectives. Il montrait son amitié à force d'agression ; il inversait les paroles et mettait

¹ « Que le XXe siècle soit un déploiement de méchanceté insolente, personne ne le nie. Nous vivons renversés dans une meringue et nous pataugeons tous dans cette gadoue. Allez, vas-y, c'est dans le four qu'on va finir... »

NdT : Tango Calambache de Enrique Santos Discepolo (1935)

le monde à l'envers pour ne pas abandonner ses croyances en affrontant les formes culturelles que je représentais. Au fond, il me paraissait être un esthète qui adoptait le surréalisme de Buñuel et le grotesque de Fellini pour les mélanger dans le jargon du lunfardo.² Mais tout se termina quand l'irréductible rustre s'éloigna en vociférant des paroles grossières, avec des gestes qui feraient rougir le plus grossier tavernier de Liverpool... Quel moment, quel moment j'ai dû passer ! Je partis immédiatement en direction de l'aéroport.

Alors que je volais au-dessus des pampas, je passais en revue toutes les réflexions des jours précédents, essayant de comprendre pourquoi André et ses contemporains m'avaient toujours regardé avec suspicion. Je compris que ces types, (inventeurs du système d'empreintes digitales pour l'identification de chaque personne), maintenaient leur mentalité policière intacte, sachant très bien ce que j'avais pensé d'eux en différentes occasions. Je conclus que s'ils levaient à nouveau la tête, chose que je commençais à craindre, ils interdiraient sur leur territoire chacune de mes recettes en alléguant un quelconque prétexte sanitaire. Ensuite je me tranquillisisai en considérant les tractations en cours avec des gens du monde développé, qui eux étaient vraiment capables d'accepter mon style gourmet. Je me souvins alors avec satisfaction des formules du maître Brillat-Savarin, améliorées maintenant par ma gastronomie informatisée. Je bougeai à peine et en peu de temps les hôtesse me présentèrent un chariot qui débordait de premiers choix culinaires. Ainsi, volant entre des nuages roses, je me disposai à un repas équilibré. Mais une étrange inquiétude, quelque chose de semblable à un Mister Hyde avançant dans l'atmosphère pluvieuse d'un tango, s'infiltra en mon intérieur.

Je doutai un moment et, enfin, je demandai une bouteille de vin rouge à mes odalisques . Ensuite, je sentis les coupes qui, arrivant jusqu'à mes lèvres l'une après l'autre, déroulaient les parchemins du vieil Omar Khayam³ :

*“Bagdad ou Balkh, qu’importe où s’achève la vie,
Qu’importe amer ou doux quand la coupe est
remplie. Réjouis-toi. La lune et son cycle changeant
Par nombre d’entre nous sera bientôt suivie. Carafe
de rubis et livre de poèmes,
Un bout de pain ou quelque mets simple que j’aime
Goûtés dans les ruines près de toi,
Vaut mieux que du sultan la richesse suprême.
- Les houris dans l’Eden de toi vont prendre soin.
- Moi, le suc de la vigne est ce dont j’ai besoin,
Répondis-je ; prends-le ; laisse l’autre promesse.
Le son du tambour plaît, mon frère, mais de loin.”*

² Lunfardo : dialecte de Buenos Aires utilisé dans de nombreux tango.

³ Version française extraite de “Les chants d’Omar Khayam”, Éditions Critique. Traduit du persan par M.F. Farzaneth et Jean Malaplate. Collection “Rien de commun”, José Conti Éditeur, 1993, Paris. 6 -Ndt : Les traductions des quatrains d’Omar Khayam étant très controversés, nous précisons ici la traduction espagnole choisie par l’auteur :

“La vida pasa. ¿Qué fue de Balj? ¿Qué de Bagdad? Si la copa rebosa, apurémosla con su amargura o su dulzura. ¡Bebe! Más allá de nuestra muerte la Luna seguirá su curso, largamente fijado. Un vaso de vino tinto y un haz de poemas, una subsistencia desnuda, media hogaza, nada más.” “Dicen que el Edén está enjoyado de huríes: respondo que el néctar de la uva no tiene precio. Desdeña tan remota promesa y toma el presente, aunque lejanos redobles resulten más seductores.”